



Le Drone DE L'ANTIPRESSE

N° 15 | 22.04.2018

**Déesse de Miséricorde
(Tī Kuan Yin)**

Dernier voyage en Utopia

Syrial menteurs

Le journal de Dracula

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

Le printemps s'est installé pour de bon dans nos régions. Pour contraster avec les nouvelles menaçantes qui nous viennent du monde, je vous propose une petite galerie de photographies réalisées cette semaine sur la magnifique montée muletière vers Iséribles, en Valais. Ces paysages sont des remèdes pour l'âme... (SD)

AGENDA

Slobodan Despot participera au petit déjeuner du stand «Valais. La culture par nature» lors du **Salon du Livre de Genève à Palexpo le samedi 28 avril de 10h à 11h**. Il dédicacera ensuite ses ouvrages au **stand Gallimard de 14h à 18h**.



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Déesse de la Miséricorde

LA FIN DU MONDE N'A PAS EU LIEU CETTE SEMAINE. DU MOINS, PAS DANS LA RÉALITÉ PHYSIQUE. DANS LES UNIVERS MENTAUX, ELLE NE FAIT QUE COMMENCER. NOUS LA CONJURONS PAR UN HOMMAGE À LA DÉESSE EN FER DE LA MISÉRICORDE, QUI N'EST PAS QU'UN GRAND THÉ VERT.

Cérémonie du Thé, 2

«Nous l'avons échappée belle, à vous en croire!» me lance Zoé avec un œil malicieux alors que nous infusions un Ti Kuan Yin herbeux et astringent comme les pâturages célestes. Que puis-je faire, sinon sourire avec elle?

PREMIÈRE INFUSION

Les grands thés verts sont des princesses au petit pois. La moindre erreur de préparation les froisse, quelques secondes d'infusion en trop et ils plongent dans l'amertume. Ici, moins d'une minute la première fois, puis trois ou quatre pour la deuxième infusion, et les virtuoses peuvent continuer jusqu'à dix ou onze... Autant dire que, l'œil rivé sur la théière, je n'avais pas l'esprit à rétorquer à Zoé.

Que rétorquer, du reste? La semaine dernière, j'enregistrais une conversation au seuil du Jugement dernier avec le Saker. Son avertissement sur la probabilité d'un conflit mondial a littéralement fait le tour du monde — francophone du moins — avec plus de 22'000 écoutes. Or à peine l'avions-nous mise en ligne que l'Armageddon annoncé finis-

sait en pétard mouillé. Au prix d'un taux de ratés historique, les FUKUS (France-Royaume-Uni-USA) ont détruit quelques bâtiments déserts dans un centre «chimique» déjà rétamé par l'aviation israélienne. Et les fumées qui se sont élevées des décombres ne portaient pas trace de poisons de combat... Il n'y avait pas plus de neurotoxiques dans les baraquements visés en Syrie que dans la fiole brandie par Colin Powell à l'ONU quand il s'est agi d'aller rera-tisser l'Irak.

Avec l'optimisme des veules qui est sa signature, le boboland européen s'est rengorgé: «Vous voyez? Nous pensions bien qu'il n'y avait pas de quoi fouetter un chat. Alors pourquoi alarmer les populations?» Raison pour laquelle nos médias de grand chemin se sont bien gardés d'évoquer la mécanique de la destruction mutuelle garantie qui aurait pu tous nous vitrifier si l'accrochage direct, américano-russe, s'était produit. Fût-ce par accident.

Dans un Occident acariâtre, vieillissant et apeuré, seules les nouvelles «positives» sont de mise, assaisonnées d'un brin de dolorisme humanitaire. «Nous» nous sommes donc félicités d'avoir «adressé un message

fort» au dictateur de Damas suite au «gavage» de sa propre population qui apparaît de plus en plus, après coup, comme une *flashmob* de relations publiques orchestrée par nos poulains les Casques blancs, ces curieux secouristes «neutres» qui se retirent toujours dans les pickups des djihadistes lorsque ceux-ci se font déloger de quelque part.

Bref, si notre thé de la semaine dernière avait le goût de la dernière cigarette du condamné, celui-ci dégageait des arômes de printemps.

— Vous avez raison, Zoé: c'est un métier ingrat que celui de prophète de malheur. Si vous vous ratez, on se moque de vous. Si vous tombez juste, personne ne vous dira merci. L'après-midi du samedi 14, en découvrant les dégâts, beaucoup ont ricané, de mépris ou de soulagement. Moi-même le premier.



Siobodan Despot
@despotica

@realDonaldTrump, le Eltsine US,
son #candidatMandchou
@EmmanuelMacron et sa
gouvernante perverse
@theresa_may viennent d'offrir au
monde une pantalonnade digne de
Benny Hill. C'est Broadway qu'ils
doivent viser, non Damas!

— Oui, mais enfin... l'affaire n'est pas finie pour autant.

— Vous dites cela pour me consoler?

— Non. C'est sincère. J'ai l'impression que nous n'allons rien apprendre de cette farce. Aux yeux de nos dirigeants et de leurs *sigisbées* — comme vous dites — médiatiques,

ce fut une opération «parfaite». Vous avez sans doute entendu que M. Macron® s'est dit «l'égal de Poutine»...

— Oui. Et l'on m'a assuré *off the record* que le petit batracien a explosé au moment même où il s'est déclaré aussi gros que le bœuf. Fort heureusement, on avait plusieurs macrons® clonés sous la main, si bien que le public n'y a vu que du feu.

Zoé m'adressa un regard amusé par-dessus sa tasse, puis reprit:

— C'est amusant, mais secondaire. Ce qui est essentiel, c'est que cette pantalonnade n'a eu aucune conséquence. Les médias n'ont pas mis en question les motifs de l'agression, ni d'ailleurs les prétendus résultats. Le public a gentiment avalé la fable qu'on lui avait servie — plus c'est gros, plus ça passe —, et quant au soi-disant droit international, tout le monde s'en tamponne. A commencer par le Conseil de sécurité. Sans oublier qu'on ne se donne même plus la peine de demander l'aval des parlements pour déclencher les guerres.

— Et vous vous dites, comme notre ami le Saker, que ces non-réactions et ces montages restés sans réplique ne feront qu'inciter les pouvoirs à gouverner exclusivement par la manipulation et le cerveau-lavage?

— Exactement. On n'a plus de journalistes pour fouiller, plus de parlementaires pour interroger les exécutifs ou quitter à grand fracas les débats truqués, et même plus assez d'esprits critiques pour appeler de leur nom ces fumisteries.

— Bah... mais en avons-nous besoin? La dénonciation obsessionnelle des dictatures ne cache-t-elle pas la nostalgie inavouable d'un ordre sans liberté et sans responsabilité?

— Et a contrario: l'invocation continuelle de la démocratie ne nous signale-t-elle pas qu'elle est déjà morte? Comme, dans un couple, les brodages sur l'amour mutuel préparent le divorce.

— En effet, Zoé: on imagine mal les vieux Suisses, au temps de leur démocratie à main levée (la *Landsgemeinde*), vanter continuellement leur système. A leurs yeux, c'était leur mode de vie et de gouvernement inné, ils en étaient satisfaits et ce que faisaient les autres ne les intéressait pas. Les choses qui se vivent, on n'en parle pas trop. Comme l'a fait observer Alan Watts: *«Aussi longtemps que vous pensez au fait que vous êtes en train d'écouter de la musique, vous ne l'écoutez pas.»*

Sous la tyrannie ludique

Pendant que nous nous installions sur la véranda qui me sert de cabinet, je fouillais du regard ma petite bibliothèque de premier secours. Ah! Voilà: l'éternel *Discours de la*

servitude volontaire d'Etienne de La Boétie.

— Connaissez-vous ce livre, Zoé? On y trouve sous des fringues antiques l'intégralité de notre comédie post-moderne.

— Est-ce La Boétie qui est visionnaire, ou est-ce l'humanité qui ne change pas?

— Les deux, mon colonel! A chaque époque, quelques individus naissent affligés de cette douloureuse lucidité qui leur fait

voir le monde comme il ne va pas. Malheur à eux, surtout lorsqu'ils se mettent à en parler. Etienne eut la chance de mourir jeune. Quant à l'humanité... Elle évolue bien moins vite que les outils qu'elle s'invente, et c'est l'essentiel du problème.

En feuilletant au hasard, je tombai soudain sur le raccord qui manquait à notre conversation. Je le lus à haute voix:

«Cette ruse des tyrans d'abêtir leurs sujets n'a jamais été plus évidente que dans la conduite de Cyrus envers les Lydiens, après qu'il se fut emparé de leur capitale et qu'il eut pris pour captif Crésus, ce roi si riche. On lui apporta la nouvelle que les habitants de Sardes s'étaient révoltés. Il les eut bientôt réduits à l'obéissance. Mais ne voulant pas



saccager une aussi belle ville ni être obligé d'y tenir une armée pour la maîtriser, il s'avisa d'un expédient admirable pour s'en assurer la possession. Il y établit des bordels, des tavernes et des jeux publics, et publia une ordonnance qui obligeait les citoyens à s'y rendre. Il se trouva si bien de cette garnison que, par la suite, il n'eut plus à tirer l'épée contre les Lydiens. Ces misérables s'amuserent à inventer toutes sortes de jeux si bien que, de leur nom même, les Latins formèrent le mot par lequel ils désignaient ce que nous appelons passe-temps, qu'ils nommaient *Ludi*, par corruption de Lydie.»

— Sidérant! S'écria Zoé. Tout y est. Abêtir par le jeu. Asservir par le divertissement. Amollir par le plaisir. Et rendre le tout obligatoire! C'est la civilisation de l'internet que le bon Cyrus avait déjà inventée. Ne lui manquait que l'informatique.

— En effet. Si le communisme, c'est des soviets plus l'électricité, le régime actuel pourrait être appelé «l'idiotisme plus les réseaux sociaux». Car l'idiotisme n'est plus une tare, c'est un facteur d'intégration et de progrès social. Amplifié à l'infini par le simplisme et l'esprit grégaire de Twitter et de Facebook.

— Il faut bien admettre que seuls des idiots peuvent croire aux fables qu'on nous sert en guise de nouvelles.

— Certes, mais le client final n'y peut rien. Il n'a guère de moyens, et encore moins de temps, pour trier le vrai du faux dans le flux des informations. L'idiot dangereux et responsable, c'est celui qui les lui

sert en faisant mine d'y croire. C'est celui qui a transformé l'ensemble des médias de grand chemin en un système de pur divertissement.

— Comment l'entendez-vous?

— Le divertissement, au sens propre, est une diversion. La diversion consiste à tirer des lapins du chapeau pour que vos yeux ne regardent pas ailleurs. Regardez bien ce que fait Assad (ce que nous lui faisons faire, plutôt), pour ne pas regarder ce que font nos «amis» sur place, voire du côté du Yémen dévasté par nos alliés avec nos armes. Et je ne vous parle pas des sujets plus proches de votre quotidien: santé, assurances, sécurité, éducation. C'est pourquoi les médias de grand chemin ne font pas que diffuser des informations truquées, ces *fake news* qu'ils imputent aux autres comme les pyromanes crient «au feu!». Ils passent surtout leur temps à vous fermer les horizons. A ne pas diffuser des informations qui vous seraient hautement pertinentes.

— Comme par exemple?

— Je ne sais pas moi... Pour vous qui êtes suisse, il serait intéressant de connaître la liste des conflits d'intérêts des membres de la commission fédérale de vaccination. Cela vous aiderait peut-être à comprendre pourquoi on suggère fortement à vos filles la vaccination coûteuse et douteuse contre le papillomavirus. Que voilà un beau sujet pour les journalistes! Que voilà une enquête qu'ils ne mènent pas.

DEUXIÈME INFUSION

Je retournai à la cuisine pour doser la deuxième infusion de mon thé vert chinois. En comptant les trois minutes de rigueur, je repensai à certains de mes camarades d'études devenus journalistes, universitaires ou enseignants. Comme dans la chanson des *Bourgeois* de Brel, je revois ces esprits turbulents de jadis engoncés dans leur costume d'idéologues officiels, abrutis par devoir d'état, défenseurs d'un système qui était caduc avant même qu'ils aient eu leurs diplômes. Leur affaissement intellectuel et moral épouse la courbe de perte du QI dans les populations ouest-européennes. Leur rôle aujourd'hui est le même que celui des mandarins soviétiques d'hier: empêcher le bon peuple d'entendre la voix du reste du monde. Ils s'en acquittent la conscience propre et le rectum serré. Car si l'on on peut bercer son cerveau avec des nuées intellectuelles, on ne trompe pas son cervelet.

À l'époque, le mur de Berlin venait à peine de tomber. La veille encore, nous étions ce monde libre que les Allemands de l'Est essayaient de rejoindre au prix de leur vie, en rampant, en creusant des tunnels de taupes, en chevauchant des bouteilles de gaz, en improvisant des montgolfières avec des draps de lit... Mais que sommes-nous devenus? Notre liberté était-elle la sœur jumelle de leur servitude? N'était-elle qu'un

un argument de propagande contre l'autre bloc, un outil qu'on pouvait ranger après s'en être servi?

Peut-être. Aujourd'hui, la frontière des blocs s'est déplacée de mille kilomètres vers l'est, mais la guerre de propagande reprend de plus belle. Elle est plus *essentielle* encore qu'au temps de l'URSS. Elle oppose un Orient qui prend encore la réalité pour ce qu'elle est à un Occident qui n'y voit que ce à quoi elle peut servir.

CODA

— En effet, la guerre de Syrie n'est pas finie, dis-je à Zoé en rapportant la thèière. Au contraire: elle ne touche pas que la Syrie, mais le monde entier. Et elle n'est pas seulement militaire: les sanctions économiques masquées par ces mises en scène sont autrement plus dévastatrices. Elle n'a aucune limite de temps, non plus, dans la limite où l'Empire atlantique ne vit plus que sur son industrie du divertissement et son complexe militaire...

— ...Qui pour survivre ont absolument besoin de sang et de drames. Et donc... on ne peut rien faire?

— Vous, je ne sais pas. Pour ma part, je vais profiter de cette première vraie semaine de printemps pour retrouver mes sentiers alpins. La nature est le meilleur remède à la tyrannie du divertissement. Elle ne plaisante jamais et vous regarde toujours droit dans les yeux.



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Dernier voyage en Utopia

A PRÈS THOMAS MORE PUIS L'HISTOIRE DE L'UTOPIE PLANÉTAIRE RACONTÉE PAR ARMAND MATTELTART, TROISIÈME ET DERNIER ÉPISODE DE NOTRE SÉRIE CONSACRÉE À L'UTOPIE, AVEC CETTE SEMAINE DEUX LIVRES, DIDACTIQUE POUR LE PREMIER, ENCYCLOPÉDIQUE POUR LE SECOND.

Si Armand Matellart est un sociologue spécialiste de la communication[1], Thierry Paquot, auteur de *Utopie et utopistes* (*La Découverte*, coll. «Repères», 2007, nouvelle édition, 2018) est quant à lui philosophe, spécialiste de l'urbanisme et du monde des villes. La collection «Repères» accueille des ouvrages de synthèse destinés principalement aux étudiants. Mais pour la culture de l'«honnête homme», ils proposent souvent de très intéressantes introductions aux grands auteurs ou thématiques, qu'il s'agisse de philosophie, de sociologie, d'économie, de finance...

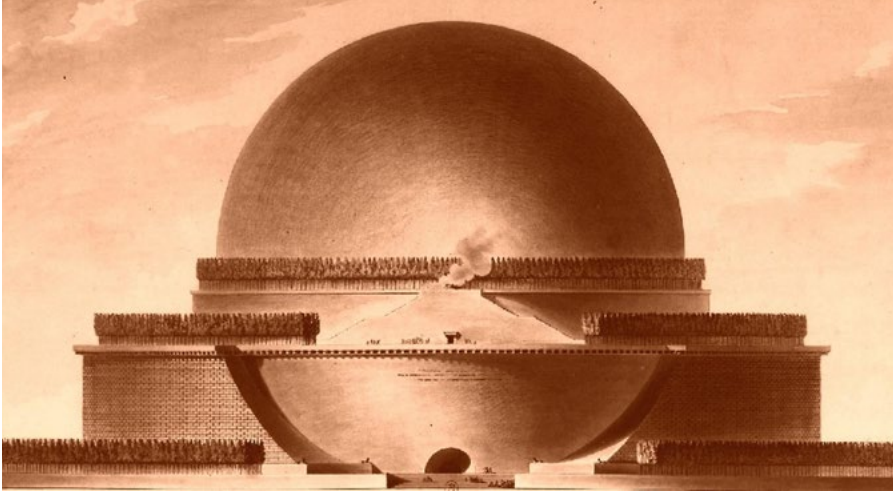
D'accès aisé selon le principe de la collection, *Utopie et Utopistes* aborde le sujet par grands thèmes: les généralités, *Utopia* comme modèle, le travail et les loisirs, l'éducation, la famille et la sexualité, ainsi que l'architecture et l'urbanisme, avant de conclure en distinguant utopie, uchronie et politique-fiction.

Ce n'est qu'au début du XVIIIe siècle que le terme «utopie» fait son entrée dans les dictionnaires de la langue française. Pierre Larousse, dans son *Grand Dictionnaire universel du XIXe siècle* (1870-1876), consacre des entrées aux prin-

cipaux écrivains de l'utopie, Thomas More, Robert Owen, Charles Fourier. Très rapidement, ce terme est associé au socialisme naissant, «socialisme» étant un néologisme forgé par Pierre Leroux en 1831. C'est au XXe siècle qu'apparaissent les «utopologues», en particulier Henri Desroche (1914-1994), Raymond Ruyer (1902-1987) et Roger Mucchieli (1919-1981).

Pour simplifier, Thierry Paquot classe les utopies (écrites ou pratiquées) en trois principales périodes: la première couvre deux siècles (XVIe-XVIIIe) et correspond aux *utopies politiques*; la seconde, marquée par la société industrielle, va du XIXe siècle à la seconde moitié du XXe siècle et voit s'élaborer les *utopies industrialistes et sociales*: la troisième, dont il situe l'apparition dans les années 1970, est celle des *utopies écologistes*. Sur ce dernier point, Thierry Paquot néglige à mon sens deux facteurs importants, sur lesquels en revanche Matellart excelle: l'explosion de la communication et la globalisation.

Le deuxième chapitre du livre, consacré à l'éducation, la famille et la sexualité, réserve quelques surprises. Si l'éducation a toujours été au cœur des projets utopistes,



côté famille et sexualité, en revanche, les avis divergent (sans mauvais jeu de mot!): si les «conservateurs», tel Mercier, qui cantonnent la femme à un rôle domestique et de soumission, sont rares, les plus «ambitieux» prônent des relations pour le moins extrême. Ainsi Diderot qui, dans le *Supplément au voyage de Bougainville*, décrivant la vie sexuelle des Tahitiens, déclare que l'être humain est naturellement polygame et que l'inceste est une relation amoureuse comme une autre. C'est l'époque des libertins (Mirabeau, Restif de la Bretonne, et naturellement Sade), dont le grand théoricien du «nouveau monde amoureux» sera Charles Fourier, pour qui il n'y a aucun interdit en matière de sexualité. Il fera l'apologie de «l'amour célanodique» — de Céladon, héros du roman d'Honoré d'Urfé (1567-1627), *L'As-trée*[2], publié en cinq parties entre 1607 et 1628 (Libretto, 2016).

C'est au XIXe siècle qu'écloront les projets d'utopies réalisées, en particulier aux États-Unis, avec notamment le Britannique Robert Owen (1771-1858): il achète en 1825

un terrain de 10'000 hectares dans l'Indiana et y fonde une cité: «New Harmony». Il fera des émules, mais la grande majorité de ces projets seront des échecs, comme ceux d'autres utopistes.

Passons maintenant au monumental (1'400 pages!) *Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières*, publié en 2016 par Georg Éditeur. Ce très ambitieux projet éditorial n'aurait certainement pas pu voir le jour sans le soutien de la Fondation Internationale Balzan[3], l'un des trois co-directeurs de l'ouvrage, Bronisław Bacsko[4] ayant été le récipiendaire en 2011 de l'un des (très) généreux prix de la Fondation, ce qui a permis de mener à bien ce travail de recherche dont le projet avait été proposé au jury. Le livre a également bénéficié du soutien de la République et Canton de Genève et de la Ville de Genève. Les deux autres co-directeurs sont Michel Porret[5] et François Rosset[6].

Comme on l'a vu, le siècle des Lumières est très fertile en utopies (une grosse centaine de titres au XVIIIe siècle, rien qu'en français!).

Dans l'introduction, les directeurs de l'ouvrage précisent que la multiplicité et la diversité sont les traits distinctifs de l'utopie au temps des Lumières. Ce qui rend l'exercice non pas répétitif ni lassant, mais au contraire passionnant. Et que «[...] l'utopie est sans doute, au temps des Lumières, le champ d'expression et de représentation le plus symptomatique et le plus riche». L'un des «filons imaginaires» de ce dictionnaire est constitué par les trente-neuf volumes *in-octavo* illustrés des *Voyages imaginaires, songes, visions et romans cabalistiques*, une phénoménale anthologie publiée entre 1787 et 1789 par l'éditeur parisien Charles-Georges-Thomas Garnier.

Ce dictionnaire (illustré) compte 54 entrées (c'est le nombre de cités sur l'île de Thomas More...), qui peuvent se définir ainsi: «[...] elles concernent des objets sur lesquels s'est exercée la pensée réformatrice des Lumières en prenant appui sur la tradition littéraire, philosophique, et politique de l'utopie. [Ces articles] constituant autant d'essais autonomes et élaborés, dont la réunion veut donner l'idée la plus complète que possible de cette connivence qui a marqué le XVIII^e siècle entre un modèle fictionnel et une pensée, voire une action portées sur la réalité humaine, sociale et politique.» On s'y plonge avec délectation!

Malgré trois chroniques consacrées à ce sujet, de (trop) nombreux auteurs n'ont hélas pas pu être cités: des anciens, comme François Rabelais, qui dans *Pantagruel*, en 1532

(«*Pocket Classiques*», 2014), fait de l'utopie un néologisme français, aux modernes, avec Émile Zola et *Travail. Les Quatre évangiles* (1901, *L'Harmattan*, 2005) ou encore René Barjavel, avec *Ravage* (1943, «*Folio*», 2007) ou *La nuit des temps* (1968, «*Pocket*», 2012), et tant d'autres... Il eût été utopique de prétendre à l'exhaustivité!

NOTES

1. Parmi les nombreux ouvrages qu'on lui doit, outre celui dont nous avons parlé la semaine dernière, je citerai *La communication-monde* (La Découverte, 1992, «*La Découverte/Poche*», 1999), malheureusement épuisé actuellement, et *L'invention de la communication* (La Découverte, 1996, «*La Découverte/Poche*», 2011).
2. Considéré comme le premier «roman-fleuve» français, *L'Astrée* inspirera de nombreux auteurs (Rousseau Chateaubriand, Sand) et artistes (peintres, musiciens, cinéastes...). C'est un chef-d'œuvre de la littérature française.
3. <http://www.balzan.org/fr>
4. Bronisław Baczko (1924-2016), historien de la philosophie polonaise, spécialiste de la Révolution française et des utopies, dont *Lumières de l'utopie* (1978, Payot, 2011) est malheureusement indisponible.
5. Né en 1955, Michel Porret est professeur d'histoire moderne à l'Université de Genève. On lui doit notamment *L'ombre du diable* (Georg, 2010), le récit du procès de Michée Chauderon, la dernière des soixante-dix «sorciers» à avoir été exécutée en 1652 dans la République protestante de Genève.
6. Né en 1958, François Rosset est professeur de littérature à l'Université de Lausanne, spécialiste des littératures du XVII^e siècle. Il est notamment l'auteur d'une biographie du savant et écrivain polonais *Jean Potocki* (1761-1815) (Flammarion, 2004), dont le *Manuscrit trouvé à Saragosse* («*Garnier-Flammarion*», 2008) est un monument.

ANGLE MORT par Fernand Le Pic

Syrial menteurs

LES ÉTATS MENTENT COMME ILS RESPIRENT, DEPUIS LA NUIT DES TEMPS. POURQUOI LES MÉDIAS FONT-ILS SOUDAIN MINE DE L'OUBLIER LORSQU'IL S'AGIT DES GOUVERNEMENTS DE L'OTAN?



Le 17 avril 2018, soit 3 jours après le lancé de missiles (opération Hamilton) qu'il a ordonné sans mandat de l'ONU contre la Syrie, le président français Emmanuel Macron a osé la formule suivante: « J'appartiens à une génération qui n'a pas connu la guerre et qui est en train de s'offrir le luxe d'oublier ce que les prédécesseurs ont vécu ».

Une telle phrase est triplement honteuse. Elle l'est parce qu'il appartient à une génération et à un milieu qui infligent la guerre à des États qui ne leur ont rien fait, notamment par l'entremise de jihadistes qu'ils forment, équipent et paient pour cela. Honteuse, elle l'est aussi parce que cette guerre, qui dure depuis plus de sept ans, a fait plus d'un demi-million de morts et deux millions de blessés au sein d'une population qui ne peut pas s'offrir le luxe d'oublier ses souffrances auxquelles il contri-

bue. Honteuse enfin parce que les nuages de propagande qui couvrent ce conflit sont d'un cynisme inégalé dans l'histoire militaire.

La question qui se pose dès lors est la suivante: le peuple souverain, français ou autre, n'a-t-il pas droit à des mécanismes démocratiques de contrôle de véracité s'agissant des buts de guerre de son pays et des conditions dans lesquelles elle est menée? Qu'une dictature mente pour sa seule gloire militaro-idéologique, cela se comprend, mais une démocratie? Jusqu'où les prétendues démocraties otaniennes iront-elles dans l'enfumage du peuple?

A-T-ON LE DROIT DE MENTIR POUR MIEUX GOUVERNER?

Il fut un temps où la discussion philosophique relative au droit de mentir des gouvernants était monnaie courante. Proche

de Macron, Machiavel considérait dans *Le Prince* que la seule finalité du gouvernant étant de perdurer au pouvoir, il lui fallait dès lors être «*un grand simulateur et dissimulateur* ». En revanche, Montaigne, dans son essai *Du démentir* (1588) ne tolérait pas le mensonge: «*Notre intelligence se conduisant par la seule voie de la parole, celui qui la fausse trahit la société publique.*» Car pour lui, la parole n'était rien moins que «*le truchement de notre âme: s'il nous faut [nous ment], nous ne tenons plus [en tant que société], nous ne nous entrecognoissons plus.*»

Idem pour Kant, qui expliquait dans «*Sur un prétendu droit de mentir par humanité*», paru en 1797, que la vérité était due en toutes circonstances. Seule la réserve pouvait à la rigueur s'imposer selon lui. Mais à la condition qu'elle ne nuise pas à la sincérité de la relation. Quant à Bentham, il explique dans ses «*Principles of Penal Law*» (1843) que «*Si l'on désire agir avec les hommes de manière systématique et cohérente, il n'existe que deux méthodes pour ce faire: dans une confidentialité absolue ou avec une liberté totale — soit pour complètement exclure le peuple de toute connaissance des affaires publiques, ou à l'opposé pour lui donner le plus haut niveau de connaissance possible — soit pour l'empêcher de se forger une quelconque opinion, ou au contraire pour lui fournir les moyens de se former l'opinion la plus instruite possible — soit le traiter comme un enfant, soit comme un homme: il convient de faire un choix entre ces deux méthodes.*»

La doctrine de vérité macronienne dépasse cette alternative. Elle ne discrimine pas entre taire et dire, entre empêcher l'opinion d'exister et garantir sa force vitale, entre enfant et adulte: elle se déclame avec grandiloquence pour mieux assourdir le questionnement du réel; elle permet l'opinion de se forger, mais fictivement; Quant au choix adulte vs enfant, il est tranché, le Français ayant déjà voté pour un président infantile.

Mais son mensonge n'en est pas moins savant, plein d'une authentique *Voluntas fallendi*. Car il ne s'ingénie pas seulement à travestir notre perception de la réalité en trafiquant les faits. Il ne se contente pas davantage d'affirmer disposer de preuves, jamais produites. Il se permet de corrompre sciemment le rapport d'adéquation de son message avec les fondements de la pensée morale populaire la plus basique: celle qui permet à toute société de distinguer le bien du mal. Autrement dit, non seulement il nous fait prendre pour vrai ce qui est faux et inversement mais il macule notre perception du vrai, d'une tâche d'immoralité crasse qu'il projette, avec une délectation assumée, sur un ennemi générique et sacrificiel: Assad, Poutine. Mais ce faisant, il entraîne le peuple dans son mensonge factuel et moral. (...)

Ceci est un article en libre accès.

Lire l'intégralité en ligne:

<http://tinyurl.com/yac75pbt>

Passager clandestin

Marin Mincu: Dracula nous parle

CE PRINTEMPS, LES ÉDITIONS XENIA PUBLIENT UN CHEF-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE ROUMAINE, QUI EST ÉGALEMENT UNE GRANDE MÉDITATION HISTORIQUE. OSERAIT-ON RÉHABILITER LA FIGURE DE VLAD TEPES, DIT *DRACULA*? MARIN MINCU S'EST EN TOUT CAS ATTELÉ À RESTITUER SA VIE INTÉRIEURE, SA VOIX PLUTÔT, AU TRAVERS D'UN *JOURNAL DE DÉTENTION* POIGNANT ET PROFOND, SALUÉ EN SON TEMPS PAR UN UMBERTO ECO. CE TERRIBLE CHEF DE GUERRE PARLANT À LA PREMIÈRE PERSONNE NOUS RESTITUE TOUTE L'HORREUR DE L'ÉPOQUE OÙ IL VÉCUT, MAIS ÉGALEMENT LA SUBTILITÉ DES DIVISIONS QUI ONT FAILLI FAIRE TOMBER L'EUROPE SOUS LA COUPE OTTOMANE.

■ [Page du livre](#)

■ [Extrait à lire \(PDF\)](#)

Extrait

FARCE

Je suis arrivé ici en secret, mis aux fers et bâillonné. Mathias ne veut pas que le monde sache que je suis toujours en vie. Il veut effacer à jamais la moindre trace de mon passage. Malgré toutes mes tentatives d'obtenir une explication, il a refusé de me parler. En empêchant aussi d'autres de le faire. Effrayés, tous communiquent avec moi uniquement par signes. Cet instant-là me hante. À l'improviste, alors que j'allais vers lui pour l'étreindre, comme on étreint un ami (qui vous aura également aidé à monter sur le trône, en janvier 1458, plus précisément), je me trouvai encerclé par ses gardes et désarmé avant d'avoir pu réagir. Mes hommes subirent le même sort. Au

début, je crus à une farce, à un tour joué devant toute la compagnie, par pur amusement. Mathias est féru de théâtre et, par le passé, plus d'une fois je l'aurai diverti avec mes récits des spectacles burlesques de la cour de Cosme, à Florence. Par la suite, j'appris qu'il avait fait venir de la cour de Ferrare des comédiens italiens, qui jouent pour lui les mêmes spectacles muets de la *commedia dell'arte*.

VOLUPTÉ DE LA MORT

Dans les Carpates, mes sujets ne sont point tourmentés par la perspective de la mort, mais ils l'acceptent comme l'unique, l'authentique manifestation de soi. Un jour ou l'autre, je goûterai aussi, jusqu'au bout, à cette volupté du vécu thana-



tique, typique de mon peuple. Les habitants de ces contrées rejettent une existence qui soit « sans vieillesse » et « sans mort ». À la différence du reste des humains, ils s'efforcent de trouver un sens à la non-existence, plutôt qu'à l'existence.

DANS LES VISCÈRES DE LA TERRE

Chaque matin je me retrouve ici, enseveli vivant dans les entrailles de la terre. Jour après jour, je sens mon corps enfler démesurément, telle une pâte levée de chair en une monstrueuse prolifération. Désormais, en me tâtant, je m'apparais géant comme une baleine nageant, menaçante, dans les ténèbres. D'un instant à l'autre, je m'attends à devenir une créature différente : ma peau se change, peu à peu, en une croûte épaisse, et mes énormes membres sont prêts à s'enfoncer profondément dans le sol. Glacé d'épouvante, je songe à l'une de ces tortues fabuleuses qui portent sur leur dos la planète. Monstre des souterrains, je démultiplie mes pouvoirs en m'incorporant à la glèbe⁴⁴, et plus rien de moi ne subsiste qui ressemble à un être humain : timide, fragile et torturé par l'idée de sa propre caducité.

LE PLAISIR DE GRATTER AVEC MES ONGLES

Je ne saurais expliquer le plai-

sir tout neuf que me procure le contact du terreau humide. Histoire d'apaiser mes nerfs à bout, depuis quelques jours, je me suis mis à creuser une galerie à partir du centre de ma cellule. Je ne creuse que de nuit, pendant le sommeil du garde. Pas pour m'enfuir, non. C'est par un pur plaisir de gratter à mon aise la terre à mains nues.

Avec un peu d'entraînement, mes ongles ont sensiblement poussé, et les doigts pointus, ainsi que mes paumes, lentement, se façonnent en outils de mieux en mieux adaptés pour creuser. Quelle affreuse sensation, malgré tout : pendant que je creuse, le froid et l'humidité m'imprègnent, transpercent mon corps, me donnant l'obscur sentiment d'appartenir déjà à la terre glacée, tel l'un de ses organes, en quelque sorte, un organe vivant et autonome, qui aspire à recouvrer son identité d'origine. À creuser ainsi, nuit après nuit, je sens la terre m'accueillir et m'étreindre tendrement, avide de m'engloutir pour me garder intact et pur dans son ventre. Le ventre sacré de ma mère, que longtemps, je m'en souviens, je désirai toucher et posséder, et auquel je dus renoncer pour de bon lorsqu'on m'emmena en otage à Egrigöz⁴⁵, était sans doute tout aussi accueillant. Je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles, je ne sais même pas si elle est toujours de ce monde. (...)



TURBULENCES

SYRIE | Roger Waters flingue les Casques blancs

L'ex-leader des Pink Floyd, génie musical également connu pour ses positions pro-palestiniennes, a interrompu son concert de Barcelone le 13 avril dernier pour raconter une anecdote. Un journaliste français partisan des Casques blancs syriens, un certain Pascal, lui avait demandé de pouvoir monter sur scène pour parler de l'attaque chimique présumée de Douma et défendre la cause de l'organisation «humanitaire» fondée par un ancien des troupes spéciales britanniques.

Il ne savait manifestement pas à qui il avait affaire. Roger Waters a publiquement motivé son refus en expliquant ce qu'étaient selon lui les Casques blancs:

«C'est une voix parmi d'autres, mais je pense personnellement qu'il a entièrement tort, je crois que l'organisation qu'il prétend représenter et qu'il soutient, les Casques blancs, est une fausse organisation qui crée de la propagande pour les djihadistes et les terroristes, c'est ce que je crois...»

Par ailleurs, la publication d'une série de mails révèle comment un mécène saoudien et ses relais ont tenté de recruter Roger Waters en faveur de la cause des Casques blancs. Cela illustre l'intensité de ce lobbying auprès des personnalités de la vie publique, dont les opinions pèsent évidemment bien plus lourd que les enquêtes et les analyses géopolitiques. Pour un esprit fort et indépendant comme Waters, combien de crédules et de cruches?

Le lobbying et la publicité sont depuis longtemps les deux principaux leviers d'influence et donc de pouvoir dans la société ultralibérale. La manipulation de masse sous le drapeau des Casques blancs, toutefois, a une visée particulière-

ment perverse. En exploitant les réflexes humanitaires et investissant les canaux de communication populaires du show-business, elle vise à respectabiliser les djihadistes et prolonger les souffrances de la population syrienne. Cela encore, Roger Waters l'a dénoncé avec une clairvoyance et un courage qu'on n'attend plus des invertébrés officiels. Il a souligné qu'en écoutant *«la propagande des Casques blancs et certaines autres personnes, nous serions incités à encourager nos gouvernements à lancer des bombes sur le peuple syrien»*.

Cela étant, les acclamations du public barcelonais montrent que la population n'est plus vraiment dupe.

- * PS — Le reporter américain Max Blumenthal a révélé comment les mêmes milieux organisent des *flash-mobs* spontanées dont les participants «bénévoles» sont rémunérés jusqu'à 600 dollars pour leur prestation. Les Casques bleus sont une opération marketing tout-terrain.

CLIMAT | Le catastrophisme mis en doute par un grand scientifique

ZAD | Ce qu'on ne veut pas voir

STRATEGIE | De quoi est fait le personnel russe en Syrie?

GB | Le jackpot de Mr. May

CENSURE | Un Telegram fait trébucher la Russie

HUMOUR | Pierre Desproges, trente ans qu'il nous manque

log.antipresse.net

Le livre de bord de la nef des fous.